**Compte-rendu des cours de P. Rodrigo par Agnès Pigler**

**Husserl (1859-1938)**

Edmund Husserl, fait le triste constat de l’incapacité de la science à orienter l’homme dans ses choix existentiels – à donner du sens (orientation) et du sensé (des buts raisonnables et qui accomplissent l’humain) à ses choix et à sa vie. Le fondateur de la phénoménologie prend alors acte de cet état de fait dans un ouvrage majeur : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie* dans lequel il analyse et identifie la crise des sciences européennes avec celle de l’humanité européenne :

*« De simples sciences de faits forment une humanité de fait... Dans la détresse de notre vie, cette science n’a rien à nous dire. Les questions qu’elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les plus brulantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée aux bouleversements du destin : ce sont les questions qui portent sur le sens ou l’absence de sens de toute existence humaine. »*

Husserl, (1934-1937), Paris, Gallimard, p. 10.

Autrement dit, la science ne peut parvenir à répondre aux questions que l’homme se pose parce que, descriptive, elle est impuissante à dire ce qui *doit* être. De plus, ajoute Husserl, la science transforme tout ce qu’elle touche en objet – son objectiv*ité* virant à l’objectiv*isme* –, devenant ainsi inéluctablement négatrice de la subjectivité́ humaine et de sa liberté. Elle réifie, chosifie, objective l’homme auquel une dimension – la subjectivité́ et la liberté – se voit retirer. Ce qui veut dire que l’homme, selon Husserl, ne saurait être soumis au traitement scientifique de la science qu’en étant « aplati » au niveau de l’objet, autrement dit « réduit » à ce qu’il n’est pas, qu’en étant donc désubjectivisé et déshumanisé :

*« Ces questions atteignent finalement l’homme en tant que, dans son comportement à l’égard de son environnement humain et extrahumain, il se décide librement, en tant qu’il est libre dans les possibilités qui sont les siennes, de donner à soi-même et de donner au monde une forme de raison. Or, sur la raison et la non-raison, sur nous-mêmes, les hommes en tant que sujets de cette liberté, qu’est-ce donc que la science a à nous dire ? La simple science des corps manifestement n’a rien à nous dire, puisqu’elle fait abstraction de tout ce qui est subjectif. »*

Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, 1934-1937, Gallimard, p. 10.

L’homme ne saurait être *objet* de science, ce qui constitue une critique des récentes sciences humaines (nommées « sciences de l’esprit » en contexte germanophone), critique souvent reconduite après lui :

*« En ce qui concerne d’autre part les sciences de l’esprit qui pourtant dans toutes leurs disciplines, particulières ou générales, traitent de l’homme dans son existence spirituelle, il se trouve, dit-on, que leur scientificité rigoureuse exige du chercheur qu’il mette scrupuleusement hors-circuit toute prise de position axiologique. »*

Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, 1934-1937

Dans ces lignes, c’est bien le thème de l’antihumanisme des sciences de l’homme qui apparait. Non seulement parce que la science en tant que science ne peut qu’objectiver son objet qu’est le sujet humain, et donc le désubjectiviser, mais aussi, selon ce dernier passage, parce que les sciences de l’esprit mettent entre parenthèses toute dimension axiologique, s’interdisent tout jugement de valeur sur les hommes qui vivent pourtant dans un « monde », au sens phénoménologique du terme, c’est-à- dire une culture où règnent des évaluations, des hiérarchisations nombreuses. La science, selon Max Weber, afin d’être objective, doit être *« libre de toute considération de valeur »* et transforme les systèmes de valeurs dans lesquels vivent les hommes en de simples faits alors qu’ils sont visés, par ceux qui vivent en eux, comme justes, ou injustes, bons ou mauvais, préférables ou regrettables, laids ou élégants : c’est donc encore la subjectivité vivante, qui se situe selon des modalités diverses par rapport à ces systèmes de valeurs, qui se trouve à nouveau occultée par la science. On peut, par exemple, développer une recherche scientifique – sociologique – sur le suicide (nous songeons évidemment ici au petit livre célèbre d’Émile Durkheim publié en 1897 et intitulé *Le suicide*) : l’étude repose sur une mathématisation de son objet et recense les cas de suicide, les classe selon l’âge, la classe sociale, la religion, le fait d’être marié, d’avoir des enfants, etc., de leurs auteurs, une telle mathématisation permettant d’envisager divers facteurs sociologiques considérés comme causes, ce qui à la fois supprime tendanciellement la liberté du sujet et, avec elle, le sens qu’un sujet unique, singulier, à nul autre pareil, a donné à cet évènement qui n’en est plus un au fil de l’approche sociologique qui l’a transformé en simple fait-effet-résultat de ses déterminants. Entrée en force des statistiques en ces sciences donc, quantitativisme qui marque une objectivation ou réification du sujet humain étudié : ce discours scientifique dit ainsi fort peu de l’angoisse unique, du vécu singulier, du rapport au temps notamment (la difficulté à se projeter dans l’heure qui est à venir), de ceux qui commettent cet acte que l’on sait et dit irréparable. Peu de temps après leur naissance (deuxième moitié du XIXè siècle), l’idée que les sciences de l’homme constituent un progrès dans la connaissance de l’homme commence donc pour le moins, avec Husserl, à être sérieusement battue en brèche par l’analyse philosophique. Et cette critique – classique – est promise à un bel avenir : elle sera souvent reprise. En se voulant désintéressée, la science supprime le point de vue des valeurs, mais transforme alors les faits humains, qui sont des faits sensés, en faits-résultats. Ce pourquoi Husserl analyse le désintéressement du scientifique à l’origine de ce processus. Dans la *Krisis*, il envisage ce désintéressement du savant comme un pseudo- désintéressement et nuance ainsi la thèse de la neutralité axiologique de la science :

*« Le corrélat de la nature n’est donc pas un sujet absolument dépourvu de tout désir, de tout vouloir, de toute activité d’évaluation. C’est impensable. La seule abstraction effectuée dans la connaissance de la nature porte sur toutes les valeurs autres que les valeurs du savoir : je ne veux rien d’autre qu’enrichir dans une ‘‘expérience théorique’’ l’expérience que j’ai de la nature, et que connaitre d’un savoir théorique, sur le fondement de l’expérience, ce qu’il en est de l’être apparaissant, ce qu’il en est de la nature (...)*

*Toute théorie pure, toute attitude purement scientifique prend sa source dans l’intérêt théorique pour une objectivité ou pour un genre d’objets susceptibles d’une constitution originaire... »*

Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, 1934-1937, Gallimard, p. 52-53.

Autrement dit : si le scientifique dit (et fait) qu’il doit faire abstraction des valeurs, mettre entre parenthèses tout jugement valoriel dans son travail scientifique, il ne saurait en réalité et pour autant faire abstraction des valeurs *du savoir* (cohérence, objectivité, désintéressement). L’activité théorique pure suppose, expose Husserl, un « intérêt théorique » à son origine. Le fondateur de la phénoménologie ramène ainsi le savant au libre choix qu’il a dû faire lui-même en s’engageant dans la voie de la science et pour une certaine attitude : la scientifique. Il nous ramène *en-deçà* de ce savoir lui- même au niveau qui a permis de le constituer, niveau que l’auteur de recherches savantes ne saurait alors, sans danger, oublier. En même façon, Husserl trouve l’origine de la géométrie dans la pré- géométrie de l’arpentage :

*« Une telle activité pré-géométrique était pourtant pour la géométrie le fondement de son sens, fondement pour la grande invention de l’idéalisation : y compris bientôt l’invention du monde idéal de la géométrie, et corrélativement de la méthode de détermination objectivant de constructions qui, grâce à l’‘‘existence mathématique’’, créaient des idéalités. »*

Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, 1934-1937, Gallimard, p. 57.

Autrement dit, le travail intellectuel du géomètre opère sur des idéalités, de purs concepts, le cercle, la ligne droite, le chiliogone..., mais ces idéalités, aussi pures soient-elles, ont d’abord puisé leur sens dans ce que Husserl nomme les « *sources-mères* » de l’intuition et également dans les techniques les plus concrètes des arpenteurs pour mesurer par exemple un champ. La pure géométrie (euclidienne) trouve ainsi, selon Husserl, son origine dans cette géométrie originelle ou pré-géométrie, laquelle se trouve ensuite occultée par le travail conceptuel des purs mathématiciens. Allons plus loin en prenant conscience que la géométrie et la mathématique pures vont servir, à partir de Galilée, de langage à la physique, ce que Descartes confirmera peu après. Ce qui signifie que la science devenue reine avec la modernité, la physique mathématique, réduit les choses matérielles à des formes pures soumises à des lois (prenons l’exemple de la lumière : chaque couleur est une onde électromagnétique qui a une certaine fréquence et donc une certaine forme géométrique), lesquelles formes géométriques sont elles-mêmes coupées du sol originaire (la pré-géométrie) où elles prennent sens. Autant dire que la science moderne fait abstraction du sensible (le rouge n’est pas en vérité rouge s’il est une onde électromagnétique qui n’est pas rouge...), le transforme en figures mathématiques qui elles-mêmes sont coupées de leur sol originaire intuitif et parfois pratico-technique (l’arpentage).

Qu’est-ce à dire alors ? Quelle est la stratégie husserlienne ici engagée ? Où Husserl veut-il en venir en nous rappelant le fait incontestable que la physique moderne s’énonce en un langage mathématique lui-même lié aux intuitions d’un sujet concret ? La logique de ce rappel des conditions de l’activité scientifique en général (la liberté́ du sujet de la science, la pratique et l’intuition concrètes où s’enracine la pratique théorique de la géométrie notamment) est fondamentalement d’empêcher le discours scientifique d’être *totalisant* et de croire qu’il englobe tout, tous les niveaux de réalité et en particulier tous les niveaux de la culture. Le discours scientifique tend à occulter le sol originaire où s’ancre son activité et tend par là même à nier qu’il puisse y avoir d’autres niveaux de vérité que celui où cette activité se déploie. Il faut, par exemple, rappeler aux savants pratiquant des sciences humaines, que ces sciences ne sauraient se développer sans la libre activité du sujet de la recherche scientifique et que, faute de thématiser un tel ancrage, elles risquent d’engendrer une contradiction entre le penseur (libre) et sa pensée (déterministe), manquant alors d’autoréflexion. Les sociologues choisissent librement une activité scientifique, des valeurs scientifiques, le tout mû par un intérêt théorique, et finissent de manière inconséquente par considérer l’homme qu’ils étudient comme un simple produit de divers paramètres sociologiques que leurs études ont pris en compte. Prenons maintenant le cas de la nouvelle reine des sciences qu’est la physique : le scientifique ici vit manifestement sa vie de manière « dédoublée », à la fois dans un monde vrai – géométrisé – d’un côté, et dans un monde – faux – de sensations de l’autre. Cette contradiction ne serait pas bien grave si les scientifiques savaient ce dédoublement inévitable pour la constitution et le développement de leur savoir scientifique : il est en effet nécessaire qu’il y ait pour eux le monde de la vie, de la perception quotidienne, et le monde scientifiquement conçu qui s’en distancie, s’en abstrait, telle est assurément la condition de la science moderne. Mais l’insistance à dire le premier faux et le second vrai alors que le premier, le monde de la vie (*Lebenswelt*), est le sol originaire sur lequel s’ancre toute la culture extrascientifique ainsi que scientifique risque d’engendrer une position hégémonique de la science dans la culture et une exclusion dans le domaine du non-sens de tout ce qui fait sens autrement que scientifiquement. Or, prenons encore une fois ces exemples, qu’est-ce que la sociologie du suicide peut nous apprendre sur l’angoisse vécue par une personne sur le point de se suicider ? Et qu’est-ce que la science physiologique (du cerveau par exemple) peut nous apprendre d’essentiel sur l’amour ? N’est-ce pas la littérature qui est, sur ces questions, meilleure science – au sens de meilleur savoir – que la science ? La conclusion est que ce « totalisme scientifique » qui exclut du domaine du vrai et même du sensé tout ce qui n’appartient pas à l’ordre de la science est l’origine d’une crise : la crise des sciences, notamment humaines, qui deviennent antihumaines, et crise de l’humanité moderne pour laquelle la science devient l’unique source donatrice de vérité sans jamais être à même de donner du sens.

Ainsi la science, en occultant le *Lebenswelt*, le monde de la vie, tend à occulter toute la culture non scientifique qui s’ancre en lui, et par dominer toute la culture en rejetant le non scientifique dans l’arbitraire – ce qui est la situation de crise présente au XXè siècle selon Husserl. Le philosophe doit alors ramener la pensée vers ses sources originaires occultées, ce que la phénoménologie, selon Husserl, a pour tâche de faire, afin de remédier à la crise de civilisation à laquelle Husserl assiste dans les années trente en pleine montée du nazisme. Le philosophe-phénoménologue se veut alors un médecin de la civilisation et tel est bien le sens du titre complet de son dernier livre : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, le « et » ne mettant pas sur un même plan les sciences en crise et la phénoménologie mais opérant une scission entre les premières et cette dernière. S’il y a crise – des sciences, de l’humanité moderne qui s’inscrit dans une civilisation où domine la science – il y a donc aussi la philosophie phénoménologique pour remédier à cette crise. Un certain volontarisme et optimisme sont encore à l’œuvre chez Husserl. On sait que son grand disciple en phénoménologie qu’est Heidegger, refusant tout volontarisme, cessera de croire à quelque solution provenant de l’homme – du sujet humain – pour remédier à la modernité́.

**Conclusions : la crise de la modernité**

La crise de la modernité, de la culture, est souvent analysée politiquement, par exemple chez Tocqueville ou Hannah Arendt, comme liée à un changement de mentalité, comme le résultat d’un long processus historico-politique d’égalisation des conditions. L’avènement du principe moderne de l’égalité, jugé comme un progrès par Tocqueville, finit toutefois selon lui par produire des effets pervers : l’atomisation sociale (par la perte des traditions), l’impossibilité de penser l’autorité, l’éducation, la haute culture notamment. Or la crise de la modernité, de la civilisation, se voit éclairée tout autrement par Husserl qui incrimine la position devenue hégémonique de la science dans la culture : la science moderne, à partir de Galilée, fait abstraction du sensible, du *Lebenswelt* qui est celui là même dans lequel tous les hommes vivent et à partir duquel se forme toute la culture hormis, désormais, la scientifique. Cette domination de la science débouche alors sur la négation de l’homme comme sujet libre et sujet donateur de sens. Il ne reste plus, dit Husserl, qu’une humanité « de fait », chosifiée, objectivée par le discours de la science au moment même où la politique de la force et de la terreur – le nazisme – advient au jour en Europe. Comprenons alors ce point essentiel : ce n’est pas tant l’abstraction de la science moderne (indispensable à son déploiement et à sa visée d’intelligibilité du réel physique) qui est ici visée par Husserl, que la *conjonction* de cette abstraction *et* de son emprise sur le reste de la culture humaine, qui est la cible de la critique husserlienne. Comme ce n’était pas non plus l’abstraction – voir en tout homme un semblable en faisant abstraction de ses appartenances à un genre, une classe, une nation, etc., – ni le sentiment d’égalité́ qui l’accompagne, jugé comme un progrès moral, qui est l’objet de la critique tocquevillienne, mais les effets pervers de l’égalité. C’est néanmoins le pouvoir d’abstraction développé par l’humanité moderne qui est dans les deux cas l’*origine* de sa crise !